

À l'écoute des plantes

Jacques Tassin

Numéro 800, janvier–février 2019

Regards critiques sur la science

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89656ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tassin, J. (2019). À l'écoute des plantes. *Relations*, (800), 29–30.



Christian Tiffet,
Poésie féconde, 2019

À L'ÉCOUTE DES PLANTES

L'attention portée à la sensibilité chez les plantes et aux multiples relations qu'elles entretiennent avec leur milieu aide à sortir des ornières cartésiennes et mécanicistes dans lesquelles la science du vivant est encore trop confinée.

Jacques Tassin

L'auteur, chercheur en écologie végétale au Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement à Montpellier, en France, a publié *Penser comme un arbre* (Odile Jacob, 2018)

Notre regard sur le végétal souffre souvent de telles distorsions que l'image que nous nous en faisons est fortement brouillée. L'anthropomorphisme, si courant, nous pousse en effet à envisager les plantes à notre image. Un courant étrange nous conduit même aujourd'hui à ne nous intéresser, dans les arbres, qu'à une part qui nous ressemblerait. Après *La vie secrète des plantes* de Peter Tompkins et Christopher Bird, *La Vie secrète des arbres* (Les Arènes, 2017) de Peter Wohlleben prête à son tour aux arbres des sentiments humains, se propulsant ainsi au sommet des palmarès. Alors, face à de tels dérapages, la science actuelle fournirait-elle la meilleure lentille pour voir les plantes telles qu'elles sont? Performante et permettant de voir de très près, cette lentille est-elle pour autant tout à fait transparente et indemne de tout filtre?

Loin de moi, en tant que chercheur, l'idée de dénigrer une approche scientifique du végétal. Il n'y a certainement pas d'autre voie que la démarche scientifique pour bénéficier de connaissances objectives et avérées sur le monde. Mais une telle constatation, indéniable, n'exclut pas une approche critique du type de regard que propose la science pour envisager les plantes. Ce regard est merveilleusement efficace, mais il demeure incomplet, peut-être même un peu borgne. Dans ma carrière, j'ai souvent rencontré des chercheurs, par exemple

des généticiens, des biochimistes ou des biométriciens du végétal, qui reconnaissaient avoir fini par perdre de vue qu'ils travaillaient sur des plantes au cours de leurs travaux. Si l'on songe à de telles postures, alors le philosophe Maurice Merleau-Ponty n'avait pas tort d'écrire, à la première ligne de *L'œil et l'esprit*: «La science manipule les choses, elle renonce à les habiter.» Par elle-même – mais il est vrai que ce n'est pas là son dessein premier – la science ne raccourcit pas la distance qui sépare le scientifique de son *objet* d'étude. Elle place plutôt le premier en surplomb du second, et même, elle l'en éloigne.

La part oubliée du sensible

Précisément, la science pose le végétal comme un objet, et non comme un sujet. Il est inutile de revenir ici sur les traces laissées en nous par la pensée d'un Galilée, puis d'un Descartes, qui ont concouru, en mathématisant le monde, à le présenter comme un ensemble de rouages bien huilés et commandés depuis les voies célestes, *a fortiori* lorsqu'il s'agissait du vivant. De tels rouages broient toute reconnaissance du sensible au sein du vivant dès lors qu'il ne s'agit pas d'un humain.

Les travaux du biologiste Jacob von Uexküll ou du primatologue Kinji Imanishi, certes centrés sur les animaux mais s'intéressant au vivant en général, reconnaissaient, dès le début du XX^e siècle, les êtres vivants comme des êtres libres, sensibles et indissociables de leur milieu. De tels travaux peinent encore à se faire connaître aujourd'hui. La part sensible de chacun de ces êtres vivants, qui leur confère une capacité de présence en se donnant au monde, en étant à même le monde, reste en effet largement ignorée de la communauté scientifique, quand

elle n'est pas dénigrée. Même si l'idée de sensibilité végétale est aujourd'hui acceptée par cette communauté, cette sensibilité alors consentie n'en reste pas moins une sensibilité qui serait purement réceptrice, certes capable de fournir des réponses à des stimuli externes, mais inapte à s'engager d'elle-même dans le monde.

Le regard ainsi porté sur la sensibilité des plantes et leur rapport à leur milieu reste froidement asymétrique. La mésologie, ou science des milieux, originellement conceptualisée par un disciple d'Auguste Comte, Charles Robin, et actuellement portée par le géographe Augustin Berque, envisage chaque couple individu-milieu comme un couple dynamique indissociable qui représente la réalité la plus juste. Dissocier de ce couple l'individu ou le milieu, comme la science analytique le propose invariablement, revient à produire une virtualité.

La part sensible de chacun de ces êtres vivants reste largement ignorée de la communauté scientifique.

S'agissant des végétaux, la réalité d'un tel couple dynamique ne fait pourtant aucun doute. La plante s'enracine au sol comme le sol s'enracine tout autant, d'un point de vue ontologique, dans la plante. Dissocier un système racinaire du sol où il s'ancre revient à produire une abstraction. À l'exception des plantes parasites (épiphytes) ou des cultures produites en hydroponie, il n'y a pas de plante sans sol. Envisager dès lors l'évolution du vivant végétal comme un simple ensemble de réponses à l'environnement, alors que ce végétal détermine en grande part la composition même de cet environnement, représente une démarche nécessairement incomplète. L'avènement d'une science de l'évolution non exclusivement mécaniste se fait toujours attendre.

Niant en quelque sorte la possibilité d'une sensibilité active chez la plante, la science se méfie tout autant de la mise en jeu de la sensibilité humaine à l'égard de ses objets de considération. Elle n'a certes pas tort de procéder ainsi, tant notre sensibilité peut nous égarer. Aussi Démocrite avait-il perçu avec raison –précisément, il s'agit bien là de raison– que la sensibilité peut constituer un obstacle à une juste représentation du monde. Est-ce à dire cependant que notre propre sensibilité est inapte à lever le voile sur certaines facettes du monde végétal?

Botanique et poésie féconde

De beaux exemples montrent le contraire. J'en retiens deux, qui révèlent combien, contre toute attente, l'approche d'un poète peut se révéler pertinente quand il s'agit de dévoiler la nature même des plantes, pour ne parler que d'elles. Les scientifiques se montrent souvent démunis lorsqu'il s'agit d'investiguer, au sein du vivant, les constantes présentes dans les formes, dans les changements d'état ou bien dans les convergences. Les poètes le sont beaucoup moins.

Mon premier exemple se réfère au grand poète allemand Goethe. Derrière la diversité des plantes devait se cacher, à ses

yeux, un archétype. Le fil rouge de ses recherches, déduit de conversations avec Schiller, autre poète et philosophe allemand, était clair: «Ne pourrais-je trouver parmi cette foule d'espèces la plante primordiale? Il faut pourtant qu'il en existe une! À quoi reconnaitrai-je sans cela si telle créature est une plante, si toutes n'étaient pas formées d'après un seul modèle?» C'est selon ce principe d'une *idée* de la plante, au sens platonicien, qu'il mit en évidence des règles de phyllotaxie, ou règles d'ordonnement des feuilles le long de la tige. Son regard de poète alla plus loin encore puisqu'il mit à jour des principes de métamorphose foliaire inhérente à la floraison, les pièces florales telles que les pétales ou les sépales étant des feuilles modifiées. Enfin, il eut l'intuition que les arbres représentaient des fédérations de bourgeons, tels des êtres multiples intégrés, et non tels des êtres parfaitement individués.

Le second exemple procède d'une idée tout aussi originale émise cette fois par Francis Hallé, un botaniste français de renommée internationale, qui ne se satisfait pas des dogmes scientifiques pour étudier les plantes. C'est à la faveur de cette liberté d'esprit qu'il a identifié, un peu à la manière de Goethe qui cherchait une plante primordiale, des types architecturaux fondamentaux au sein des arbres. Il a ainsi identifié 22 modèles architecturaux, à l'un ou l'autre desquels il est possible de rattacher toute espèce d'arbre dans le monde. Pour arriver à un tel discernement, il lui a fallu un brin de poésie, à la fois léger et déterminant.

De manière très paradoxale, la biologie peine à penser le vivant qu'elle s'est fixé comme *objet* d'étude, mais qu'elle écarte comme *sujet*. Elle ne le reconnaît pas comme pourvu d'une sensibilité active, doté d'une relative liberté à l'égard de son milieu, et surtout, s'inscrivant dans le temps, pour ne pas dire la *durée*, au sens du philosophe Bergson, c'est-à-dire s'inclinant vers l'avenir sous la poussée de son propre passé. La biologie végétale demeure en attente d'outils propres à l'étude d'une matière animée sensible, inscrite dans cette durée. Dès lors, sommes-nous bien certains d'avoir choisi les meilleurs angles de représentation du végétal, qui nous renvoient implacablement aux outils d'investigation de la matière inanimée? C'est pourquoi des biologistes s'intéressent aujourd'hui à l'auto-organisation des plantes, à leur mode de fonctionnement communautaire multipliant les facilitations mutuelles, à leurs formes jamais tout à fait prédéfinies, à leurs niveaux d'organisation, à leur capacité de s'ajuster aux variations de l'environnement, entre autres. Ils ne craignent plus de s'aventurer hors des sentiers battus, au risque d'être heurtés par d'autres biologistes parfois un peu myopes, qui ont le nez dans le guidon... Tels sont les premiers pas aventureux d'une biologie qui tarde tant à se déparer de ses vieux oripeaux cartésiens. Tel est sans doute le prix à payer pour lever le voile sur les plantes vivantes. ©

POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

Consultez nos suggestions de lectures, de films, de vidéos et de sites Web en lien avec le dossier au www.revuerelations.qc.ca